

...RECHERCHES
PROFÉMINISTES (?)
POUR
UN
CHANGEMENT
DE
CIVILISATION...



ET QUE CRÈVE LE PATRIARCAT TOME 2

Voici 3 textes un peu plus « universitaires » sur la question du sexisme et du combat théorique et pratique que les garçons peuvent mener contre une part de leur construction. Il est important de savoir que ces textes se situent dans une optique relativement « hétérosexuelle » et réformiste, ce qui ne les empêche pas d'être intéressant... Le premier est tiré de Violence et masculinité, Publications « ...

7 rue général Mathieu Dumas, 34 000 Montpellier / éditions tahin-party, 20 rue Cavenne 69007 Lyon et les 2 autres de Nouvelle approche des hommes et du masculin, mai 2000, collection Féminin et Masculin, Presses Universitaires du Mirail, 5, allées Antonio Machado, 31058 Toulouse Cedex 1.

CONTACT: ACOBI 170 av. Thiers 69006 LYON
pour contributions, réactions, cadeaux, insultes, faire-part...

NOTES SUR UN CHANGEMENT DE CIVILISATION

Problèmes et perspectives de l'identité¹ (masculine)

Aux analyses des symptômes et réformes-prothèses dont se satisfait le discours ambiant, notre ambition est d'opposer une analyse radicale : qui prend les problèmes à la racine. Il s'agit – qu'on nous excuse du peu – de voir plus loin, de préférer les pistes, recherches et hypothèses aux certitudes de la pensée en place. Quitte à prendre des risques.

Contre le virilisme

Appelons virilisme l'ensemble des constructions sociales, mentales, physiques et symboliques qui font des caractéristiques de la virilité l'identité masculine obligatoire. Faut-il en rappeler les manifestations ? Identité physique, sportive, guerrière, brimade, rapport de force, compétition, domination, pouvoir de décision, impérialisme sexuel. Nous sommes de plus en plus nombreux à ne plus adhérer à cette représentation sociale de la masculinité.

Mais quel modèle lui préférer ? En l'absence de modèles positifs, l'identité masculine « antisexististe » se définit presque toujours par la négative, en creux. Elle sait ce qu'elle ne doit pas être, mais ignore ce qu'elle pourrait être.

Ôtons à l'identité masculine sa composante virile ; il n'en reste pas grand chose. En l'état de la critique de la masculinité, il faut avouer notre dénuement : à peine disposons-nous de quelques « recettes »².

Comment aborder ce manque ? Comment peuvent se situer des hommes désireux de s'impliquer dans des pratiques contraires au rôle traditionnel de « l'homme » ?

1 - Voir note 7 p. 6, et note des éditeurs p. 11.

2 - Parler de « recettes » antisexistes dérange les « antisexistes », renvoie de nous une image déplaisante. Pourquoi nier que nous ne disposons de rien d'autre ? Ne pas se comporter comme un macho. Laisser de la place aux filles, dans l'espace et dans les discussions, faire la vaisselle, cuisiner, discuter de recettes.

La démarche féministe consiste à se placer au cœur de la classe des femmes et à revendiquer son statut de femme. « Black is beautiful », « Gay Pride » ou « fierté lesbienne », l'acte de valoriser ce pour quoi on est stigmatisée est commun aux opprimées. Mais quel que soit le point de vue adopté, nous, hommes, appartenons au groupe des dominants. La réalité du patriarcat reste la domination des hommes sur les femmes. Difficile d'assumer cette place, impossible de la valoriser : l'ennemi est en nous.

Sommes-nous pour autant coupables ? N'est-il pas possible de se passer et d'« ennemis » et de schémas simplistes, quand on sait que la réalité du sexisme n'est pas si manichéenne ? L'ennemi est en nous ne signifie pas que la situation est désespérée, ou que nous sommes irrémédiablement « mauvais ». Mais plutôt : nous n'avons rien à attendre que de nous.

Il ne peut pas y avoir de discours neutre et objectif. Quoique je dise, je suis impliqué. En tant qu'homme, blanc, etc., dominant. Ou femme, noire, etc., dominée. Notre point de vue d'homme est toujours celui de l'oppresseur. Impossible de se placer au-dessus ou à côté de ce rôle masculin. Prétendre le contraire est un leurre dangereux. La parole masculine est toujours à la fois expression et vecteur de l'oppression patriarcale.⁴

À ce titre, la parole féministe peut nous infliger de salutaires claques. Nous avons du pouvoir à perdre. « Il n'y a qu'une manière d'être féministe aujourd'hui pour un homme, c'est de se faire enfin sur la féminité. C'est de laisser parler les femmes. »⁵ Mais, certains points, comme l'importance de la violence dans la construction de la masculinité, ne peuvent être réellement perçus que par des « mecs ». C'est dans ce petit espace que nous cherchons à nous situer. Il n'est en aucun cas question de ne pas prendre en compte l'oppression sexiste, ni de faire l'économie des acquis féministes.

s'intéresser au féminisme, féminiser le langage. Éviter les habits, les situations, les sujets de discussion trop « virils ». Utiliser ses connaissances sur le féminisme plutôt que les vieux trucs « machos » pour draguer : comme, on le voit, remettre en cause, à tous les niveaux, sa construction sociale de mec.

3 - Dans un premier temps, notre objectif pourrait consister à ne pas reproduire de manière trop bruyante les comportements d'individualisme, de fierté et d'antagonisme caractéristiques de la masculinité héroïque. Ne pas devenir un coq antisexiste ?

4 - Sur la place de la parole masculine dans les discours féministes, voir Alice Jardine et Paul Smith (ed.), *Men in feminism*, New York, Routledge, 1989 ; Jon Snodgrass (ed.), *For men against sexism*, Albion, Times Change press, 1977.

5 - Benoîte Groult, *Le Féminisme au masculin, Utopie d'hier, réalité d'aujourd'hui*, Paris, Denoël/Gonthier, 1977, p. 11.

« Hiérarchie du papier » ?...

Avant de se reporter sur un modèle de virilité physique, les deux enfanticides ont été sans cesse ramenés à leur situation d'infériorité par l'institution scolaire. La part de responsabilité de cette « hiérarchie du papier »⁶, impossible à estimer, est cependant réelle : c'est elle qui motive les deux garçons à rechercher une identité plus valorisante. Dans le texte de David Jackson, le fait que le modèle intellectuel ressort lui aussi compromis par son analyse n'apparaît pas assez clairement. Le danger qui nous guette consisterait à substituer à la critique d'une identité que nous avons refusée, – ou qui nous a refusée ? – l'apologie d'une identité que nous agréons (parce qu'elle nous valorise). Transformer la critique du modèle viril en apologie d'une autre échelle de valeur – celle de l'intellectualité, par exemple –, n'est pas notre but⁷. Tout modèle qui tente de s'imposer comme norme est également critiquable.

Absence de hiérarchie ?...

À ce qu'il nous semble, le but des luttes féministes n'est pas de substituer le matriarcat⁶ au patriarcat, de remplacer une dictature par une autre ; il s'agit plutôt de lutter pour l'abolition de toute discrimination fondée sur des critères arbitraires : le sexe, le genre, la race, la nationalité, etc.

S'il est clair que tout serait préférable au modèle masculin actuellement dominant, rien ne permet de poser tel modèle comme « meilleur ». Un modèle peut être « préférable » en fonction d'une position de classe, de genre, de sexe, dans un contexte historique donné. Il existe, et devra exister, des modèles de transition. Mais un arbitraire en vaut un autre (Mon dieu, faites que je ne sois jamais amené à me faire le défenseur d'une identité – la « mienne » ? – comme d'autres défendent « leur » patrie, « leur » langue, « leurs » traditions ou « leurs » croyances !).

- 6 - Hiérarchie intellectuelle à laquelle nous accordons à l'instant notre caution : les moyens que nous utilisons sont eux-mêmes compromis.
- 7 - La hiérarchie intellectuelle occasionne-t-elle moins de violences à l'égard des femmes ? Mais quelle place leur laisse-t-elle ? La plupart des autorités qui ont la responsabilité de la transmission de l'idéologie – et donc de sa transformation ! – (écrivains, professeurs, universitaires, inspecteurs ou autres verbiageurs) disent encore « l'homme » au lieu de « l'être humain ». À la limite, la hiérarchie qui se fonde sur le corps a besoin des femmes, comme repoussoir, d'une part, et comme partenaire sexuelle, cuisinière et mère, de l'autre. La hiérarchie intellectuelle se passe d'elles.
- 8 - Matriarcat dont « la femme », et les caractéristiques morales et physiques qui lui seraient attachées (douceur, tendresse, empathie, abnégation, sensualité – ou toute autre échelle de valeur ?), constituerait le modèle idéalisé.

Crise de l'identité, critique de l'identité

Dans le cas du meurtre de James Bulger, devons-nous arrêter notre analyse au résultat particulièrement tragique d'une crise d'identité mal vécue par deux garçons ? Ou viser de préférence la pression sociale qui force l'être humain à se définir, à s'opposer, à détester, à s'identifier, à se rallier – et qui a poussé les deux meurtriers à prouver qu'ils étaient « des hommes » en se comportant selon les normes de la masculinité hétérosexuelle ?

Au-delà de la situation historique, culturelle et personnelle dans laquelle nous sommes engagés, est-il possible de remettre en cause l'obligation qui nous est sans cesse faite d'adhérer à la norme d'un groupe et de prendre une place au sein de son système de valeurs ?

Le « divergent » ?

Contre le mode de pensée centriste, dont la famille nucléaire ou le centralisme politique sont des incarnations modernes, quels autres modes de pensée mettre à jour ? Opposer le confus, le divers, l'impur, l'informe, le flou, l'incohérent, le divergent aux modes de pensée et phénomènes qui caractérisent le groupe : exclusions, adhésions, imitation, orthodoxie, intégrisme, déviance, recherche de pureté, d'excellence, d'unicité, d'uniformité, de convergence ?

La question posée est celle du rapport à la différence et à la norme.

Le rapport à la différence

Il n'existe que des *perceptions* de la différence. Serait-il possible de promouvoir une *perception* de la différence qui n'en fasse pas un critère de jugement et de classement ? Les critères de discriminations sont toujours arbitraires : femmes et hommes sont « différentes » parce que leurs sexes, ou leurs corps, n'ont pas exactement la même forme. Les critères de différenciation pourraient être autres, pourraient, par exemple, être la forme du nez, la couleur des oreilles ou la longueur des pieds. Et quelles inégalités justifieraient-ils ?

Tout modèle, se construisant grâce à des repoussoirs et des boucs-émissaires, est générateur d'exclusion, de mépris et de dénigrement. L'humain a-t-il *absolument* besoin de modèles ? La *nécessité* de s'identifier relève-t-elle de la « nature » humaine, ou d'une construction sociale ?

« Nature » humaine ?

Certains estiment que l'être humain est fixe et n'évolue pas. On peut observer que s'il se montre effectivement conservateur dans son discours, son environnement et ses comportements « naturels » et « sociaux » ont été complètement bouleversés, en l'espace de quelques générations. Il suffit de comparer les valeurs et les modes de vie de nos grands-parents et les « nôtres » pour mettre en évidence le fantastique arbitraire qui préside à l'élaboration de nos « normes ». ⁹

On croit savoir que le rapport de l'individu à son corps, à la mort, à l'intimité et à la collectivité était très différent au Moyen Âge. L'identification, caractère apparemment nécessaire dans le contexte actuel, serait-il contingent à d'autres stades de notre évolution ? Et si la « nature » de l'être humain était de ne pas en avoir, d'être mouvante, forte de cette capacité d'adaptation dont nous faisons chaque jour preuve ? Notre « nature » constituerait-elle un *déni* de l'idée de nature ?

Pourtant, les « arguments » naturalistes et essentialistes persistent. Des individus, nés, comme nous, dans des cliniques, élevés dans des villes, aussi parfaitement inaptes à vivre dans un milieu « naturel » qu'adaptés à la vie moderne, persistent à se référer à la « nature ». Qu'est-ce que la nature, et la nature humaine ? Si l'on regarde l'histoire de l'évolution humaine, elle n'existe pas, c'est-à-dire qu'elle est ce que nous en faisons. Si l'on écoute les naturalistes, la nature, c'est par exemple l'harmonie de l'écosystème. À ce compte, pourquoi refuser la maladie et la souffrance ? Pourquoi se soigner ?

Bref, il n'y a pas de nature, il n'y a que des *idées* de la nature. « La nature » est toujours une nature idéale, et idéalisée, une version laïcisée du paradis chrétien. Comme idéal « naturel », on fait mieux. ¹⁰

⁹ - Une autre question est de savoir si cette évolution est bénéfique ou néfaste. Bénéfique à qui vit en Occident et possède un poste avantageux, néfaste à celui qui survit dans des zones sinistrées par des phénomènes de mutation économique, à qui travaille dans certaines conditions dans certaines zones du monde ; parfois, à qui ne travaille pas. Tout est question de point de vue, selon qu'on pense électricité, ou nucléaire ; confort individuel, ou devenir collectif ; etc. Rien n'est joué.

Arbitraire et éthique

L'enjeu pourrait consister à remplacer les critères *arbitraires* du contexte social, familial, économique, culturel et imaginaire que le hasard nous donne à la naissance par des critères *éthiques*. Que ne pas souffrir soit l'intérêt premier de tout être sensible est notre seule certitude – la seule base éthique que nous admettons, et que nous n'avons pas à justifier. L'alibi de la discrimination sert à justifier la souffrance qu'elle provoque immanquablement. Mais qui peut – légitimement – justifier la douleur, la souffrance ?

Critique de la séparation

La critique de la séparation apparaît comme le mode de pensée commun à tous les mouvements de libération, féministes, antiracistes, antinationalistes, antisémites¹¹. C'est la division du monde en catégories définies et antagonistes qui structure notre perception du monde. Ces catégories, et les séparations qui les fondent, ne servent qu'à justifier des inégalités. En modifiant cette perception, nous influons sur la réalité des choses ; nous changeons le monde.

Mener à bien la reconstruction de nos représentations mentales pourrait consister à détruire le système des oppositions identitaires qui créent ces catégories et ces séparations. Peut-être, ne plus se fier aux traditionnelles oppositions binaires : bien/mal ; nature/culture ; objet/sujet ; actif/passif ; masculin/féminin ; échec/réussite ; conscient/inconscient ; humain/animal ; ami/amant ; corps/esprit ; proche/lointain¹² ; etc./etc. – oppositions non seulement dépassables, mais dépassées¹³ : ne correspondant plus à une réalité en profonde évolution.

Le féminisme, en élaborant une nouvelle idée d'égalité, aboutira aussi à un nouveau modèle de masculinité. Ne fermons pas les yeux sur les mutations en cours : l'utopie du passage à une autre civilisation n'est pas lointaine, elle est en œuvre, maintenant, dans nos sociétés bouleversées, en nous, en vous, chez vos enfant-e-s, ami-e-s, amant-e-s. *Nous changeons de civilisation.*

10 - Sur la remise en cause des discours naturalistes, voir
Clement Rosset, *L'anti-nature*, Presses Universitaires de France, 1973 ;
Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*,
Côté-femmes, 1992 ; Clémentine Guyard, *Dame nature est mythée*,
Collectif pour l'égalité [122, rue Montesquieu - 69007 Lyon].

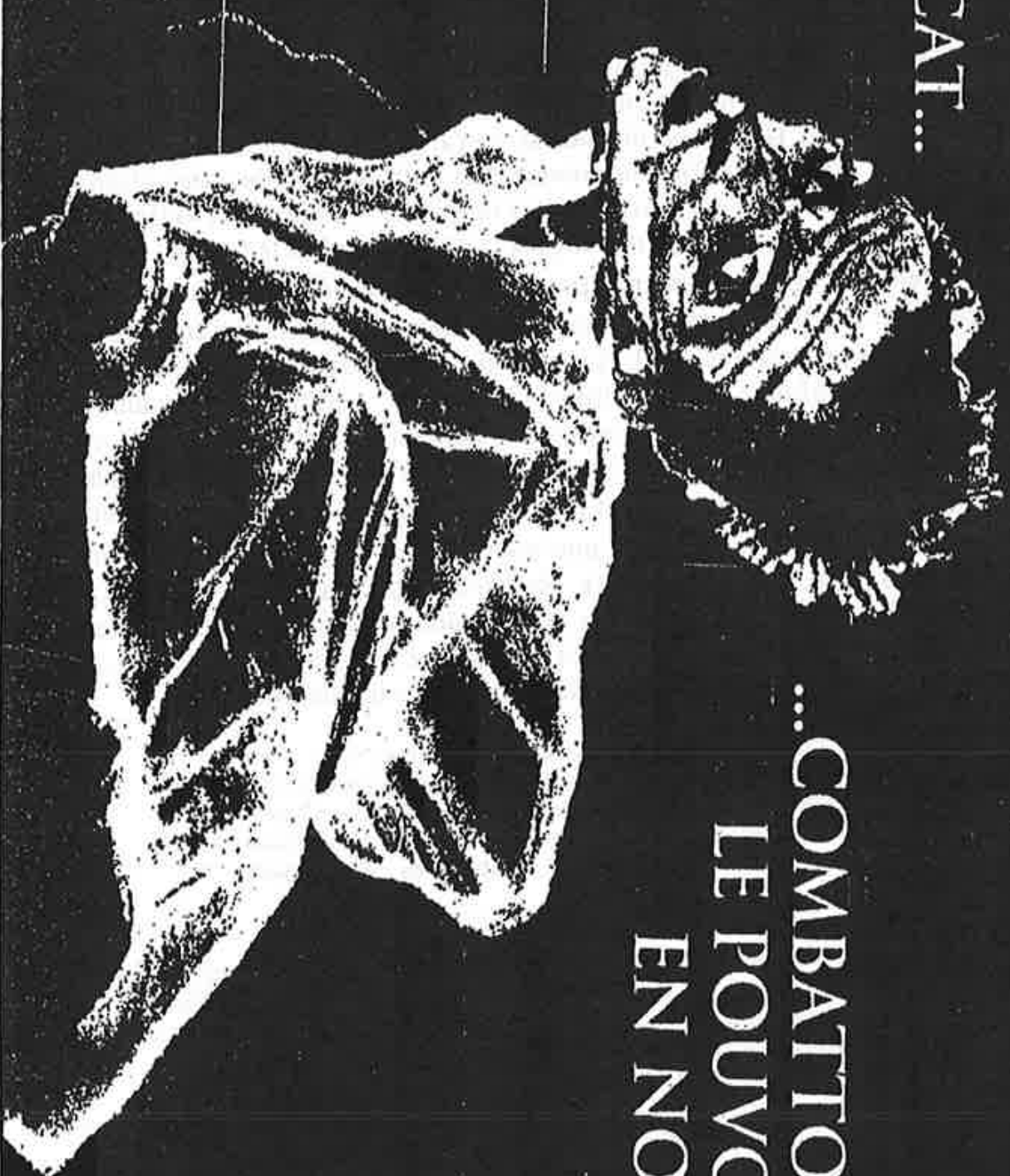
11 - « Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe. En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptables si les victimes en étaient des humains. »
Cahiers antispécistes [20, rue Cavenne - 69007 Lyon]

12 - « Proche » et « lointain » ont perdu de leur pertinence : on se rend plus vite de Lyon à Paris en TGV que d'un point d'une banlieue parisienne à un autre en voiture.

13 - Plus l'empreinte de la civilisation judéo-chrétienne s'estompe, plus on découvre que le monde ne se divise plus seulement en maris et femmes, mais aussi en gays, en lesbiennes, en bisexuel-le-s, en couples mariés, divorcés, non mariés, etc. Le monde ne se complique pas, c'est notre perception qui s'améliore.

POUR EN FINIR
AVEC LE
PATRIARCAT...

...COMBATTONS
LE POUVOIR
EN NOUS



Quelle politique pour l'organisation des études critiques sur les hommes ?*

Jeff Hearn

Traduit de l'anglais par Sylvie Tomolillo

LE QUESTIONNEMENT SUR LA MANIÈRE D'ÉTUDIER LES HOMMES concerne en partie les recherches, études et écrits spécifiques que nous faisons. Il concerne aussi la façon dont ces études sont organisées : qui les fait, avec qui, sur quelle base, où, et dans quel contexte institutionnel et disciplinaire ? L'organisation des études critiques sur les hommes est donc elle-même tout autant politique que la conduite générale, les méthodes et les résultats des études particulières. Les études critiques sur les hommes problématisent non seulement le contenu de la démarche d'étude des hommes, mais aussi les procédés, la politique et l'épistémologie qui conditionnent la manière dont ces études sont menées.

Cependant, à travers cette question de la politique et de l'organisation des études, il ne s'agit pas simplement de produire une nouvelle discipline académique distincte. La raison en est simple : le travail des études critiques sur les hommes problématise les séparations traditionnelles entre les disciplines et tend au contraire à s'exercer sans s'arrêter aux frontières disciplinaires. Pour donner juste un exemple : si l'on est intéressé-e par la formation et le développement des masculinités, il est nécessaire de connaître les débats autour des représentations médiatiques et culturelles des hommes, même si l'on ne travaille pas soi-même dans le champ des études culturelles ou des médias, voire même si l'on est opposé-e d'un point de vue théorique aux approches culturelles/culturalistes dans l'étude des hommes. Plus généralement, comme les *Women's Studies* et la recherche sur les rapports sociaux de sexe (*gender research*), les études critiques sur les hommes, sont tout à la fois multidisciplinaires et interdisciplinaires, et même en quelque sorte transdisciplinaires. Le projet des études cri-

* Cet article a été initialement publié en anglais sous le titre « Getting Organised ? The Politics and Organisation of Critical Studies on Men » (1998), *IASOM Newsletter*, vol 5, n° 1, mai, pp. 15-17.

tiques sur les hommes est en partie, comme celui plus ancien du marxisme, de transcender et peut-être même abolir les frontières et disciplines académiques conventionnelles.

Qu'est-ce que cela signifie en termes plus organisationnels ? Un premier problème auquel on doit se confronter réside dans la vieille question des études faites par les hommes entre eux/nous. Si l'appartenance à un groupe d'hommes antisexiste constitue un point d'entrée possible dans l'étude des hommes, cela ne signifie pas pour autant que l'étude des hommes doive être perçue comme une extension du groupe d'hommes. J'ai dit et écrit, de nombreuses fois maintenant, que je ne vois pas le sens qu'il y aurait à des études critiques sur les hommes pratiquées uniquement par des hommes. Il y a des tas de raisons à cela, mais trois se dégagent de manière évidente. L'une d'elle est que ce sont depuis longtemps des femmes qui ont mené, et continuent de mener, certains des meilleurs travaux sur les hommes. Une autre raison principale est que les tentatives de développer des études sur les hommes qui seraient la chasse-gardée des hommes ne sont qu'une manière parmi d'autres de perpétuer la domination masculine au sein de l'académie - ce que nous sommes censé-e-s changer. Une troisième raison est d'ordre épistémologique. Si l'étude des hommes est laissée aux hommes, alors nous (qui que soit le « nous »), occultons la possibilité de perspectives de connaissance autres que celles qui sont à la portée des hommes. Ceci est particulièrement important si nous souhaitons acquérir une compréhension des hommes, au moins partiellement, à travers les effets qu'ont leurs pratiques sur les autres, comme c'est parfaitement évident dans le cas de la violence des hommes sur les femmes, mais aussi de façon moins dramatique dans la vie de tous les jours. Ainsi, une partie cruciale du développement des études critiques sur les hommes consiste à offrir une meilleure appréhension des différents points de vue sur la connaissance des hommes et des effets du genre masculin dans le monde. Certains aspects des hommes ne sont observables que par les femmes ou les individus qui ne sont pas hommes.

Ceci dit, il peut tout à fait se produire, dans la recherche, des situations dans lesquelles des hommes étudient des hommes. Elles pourraient concerner, disons, le travail sur la mémoire des hommes, ou l'observation de groupes d'hommes non mixtes, ou des entretiens entre hommes, ou des études ayant trait au contexte des groupes d'hommes,

quels qu'ils soient. Que ces cas de figure, et d'autres, participent et représentent une parcelle du déroulement de la recherche ne signifie pas qu'ils doivent être conçus, ou effectivement appropriés, en tant que propriétés exclusivement masculines. Ils doivent pouvoir être soumis au regard critique des femmes et, dans les limites de la confidentialité, ouverts au débat, à la discussion, à l'interprétation différentielle, au désaccord et à la déconstruction.

Ces études exclusivement masculines doivent être conçues comme des paliers ou des conditions temporaires, et non comme la base d'une nouvelle discipline. Dans la mesure du possible, elles devraient être menées dans le contexte des *Women's Studies* et en relation avec elles. Lorsque cela n'est pas possible immédiatement, pour des raisons géographiques ou institutionnelles, on peut établir ces liens par d'autres vecteurs, grâce à des contacts et des contextes de référence moins proches géographiquement, éventuellement par le biais d'une communication postale ou électronique.

L'enseignement sur les hommes et les masculinités, en particulier, doit se développer dans un contexte mixte et, lorsque cela est nécessaire, dans des environnements pédagogiques exclusivement féminins plutôt qu'exclusivement masculins. S'il est possible d'avoir des classes d'enseignement sur les hommes et les masculinités uniquement composées d'hommes – et, de fait, des sous-groupes non mixtes temporaires sont parfois des outils d'apprentissage efficaces dans un contexte d'enseignement mixte – les classes d'enseignement pour les hommes doivent être ouvertes aux femmes si-elles désirent y participer. D'un autre côté, j'ai aussi donné durant de longues années un cours sur « les hommes et les masculinités », dans un programme de *Women's Studies* de troisième cycle, à un groupe composé strictement d'étudiantes. J'étais donc le seul homme dans la salle. C'était la situation appropriée étant donnés les rapports de pouvoirs au sein de cette université, en termes de rapports sociaux de sexe : cela ne signifie pas pour autant qu'il y ait une symétrie dans le cas des groupes d'enseignement réservés aux hommes.

Ainsi s'ajoute une autre question incontournable, qui concerne la relation ambiguë des études critiques sur les hommes avec les *Women's Studies* et la recherche sur les rapports sociaux de sexe : les études critiques sur les hommes sont tout à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des

Women's Studies et de la recherche sur les rapports sociaux de sexe, qui ont été développées institutionnellement par les femmes. Les études critiques sur les hommes font partie de ces études, dans le sens où des femmes engagées dans des *Women's Studies* et dans la recherche sur les rapports sociaux de sexe peuvent aussi faire des études critiques sur les hommes, et aussi dans le sens où les femmes doivent conserver le contrôle politique des *Women's Studies* et de la recherche sur les rapports sociaux de sexe, y compris celui des études critiques sur les hommes. Toutefois, les hommes qui font des études critiques sur les hommes ne sont pas des membres à part entière de l'institution des *Women's Studies* et de la recherche sur les rapports sociaux de sexe ; plus précisément, les hommes engagés dans ces travaux ne devraient pas accéder au contrôle politique des *Women's Studies*. Cette ambiguïté de la relation des hommes aux *Women's Studies* et à la recherche sur les rapports sociaux de sexe est en jeu dans toutes sortes de considérations pratiques : dans l'enseignement, dans l'élaboration des programmes d'études, dans la recherche, les publications, etc. C'est un problème terre à terre mais aussi théorique.

La grande question suivante est de savoir en quoi doivent consister les relations des études critiques sur les hommes avec les disciplines académiques existantes. Là encore, il y a des contradictions, mais relativement différentes de celles décrites par rapport aux *Women's Studies*. Les différent-e-s acteurs et actrices des études critiques sur les hommes peuvent être impliqué-e-s dans ces disciplines, non seulement en raison de leur formation universitaire, mais aussi en s'inscrivant dans une démarche critique et de transformation de ces disciplines. Cela peut impliquer tant la remise en question des frontières de discipline, et la facilitation d'un travail qui dépasse ces différentes frontières, que la sensibilisation des collègues, à l'intérieur et autour de ces disciplines, aux *Women's Studies* et à la recherche sur les rapports sociaux de sexe, notamment en faisant des hommes un objet d'étude critique. De même, chacune des disciplines traditionnelles majeures mérite d'être l'objet d'une étude critique des hommes en son sein. Cela impliquera des débats tout à fait différents et probablement houleux dans les divers contextes disciplinaires.

Cette démarche doit concerner le contenu des études menées dans chaque discipline, mais aussi le développement historique de la

discipline elle-même. Ce dernier impératif s'applique aux procédures sociales spécifiques par lesquelles le travail d'étude, la connaissance, la théorie, et les disciplines elles-mêmes se constituent et sont reconnus en tant que tels. On doit recontextualiser chaque discipline majeure dans cette perspective.

On voit donc que les études critiques sur les hommes ne forment pas une « discipline » homogène, singulière et monolithique ; elles touchent aux *Women's Studies*, aux disciplines traditionnelles, et aux démarches interdisciplinaires ; elles représentent également un éventail très diversifié d'activités menées par des femmes et des hommes, en collaboration et séparément, qui abordent les hommes de manière critique : elles comprennent l'étude, la recherche, l'écriture, la lecture, les discussions, l'enseignement, l'acquisition de savoirs, la réflexion, la planification, l'administration, l'organisation, et bien d'autres choses. Toutes ces activités sont sexuées et chacune d'entre elles est en interaction avec les autres, souvent de manières contradictoires.

Enfin, le développement des études critiques sur les hommes doit être surveillé de près, à la fois par les femmes et par les hommes, mais surtout par les femmes. Il s'agit, en effet, d'éviter la création d'un nouveau pôle de pouvoir masculin, et d'un nouveau moyen « plus sophistiqué » d'oublier et d'ignorer les femmes, les travaux féministes, les *Women's Studies*, et les rapports de pouvoirs entre hommes et femmes. Ceci demeure très important, tant pour l'analyse critique des relations des hommes aux femmes, que pour la reconnaissance et l'élaboration d'une connaissance plus poussée des hommes par les femmes. Cette exigence de contrôle par et en collaboration avec les femmes est particulièrement importante en ce qui concerne le déploiement de projets publics comme la recherche, les colloques, les publications et l'élaboration de programmes d'étude.

Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles ?

Germain Dulac

LORSQUE DANIEL WELZER-LANG M'A INVITÉ À PRÉSENTER UNE communication au colloque du GREM, en 1996, j'étais plongé dans l'analyse des biographies de pères divorcés. J'étais alors préoccupé par le contenu des entrevues en regard de certaines thèses concernant les rapports entre les sexes. La question que je suggérais alors, comme titre de ma communication, reflétait mes préoccupations du moment, lesquelles méritent aujourd'hui d'être exposées, ce que je ferai tout d'abord. Puis, je vous inviterai à suivre le cheminement de ma pensée pour découvrir qu'une question peut en cacher une autre et que cette dernière est souvent plus fondamentale, sinon plus cruciale.

La question de départ

Les débats sur les rapports entre les sexes accordent une place importante à l'étude du temps en regard de la division sexuelle du travail. Les temps masculins diffèrent fortement des temps des mères lesquels comprennent une dominante : le temps continu du travail d'entretien et d'écoute (*caring* ou sollicitude). En revanche, le père, cohérent avec le rapport masculin au temps pose des frontières bien délimitées entre les différentes dimensions de la vie.

Il s'agit là d'un phénomène qui a été étudié sous de multiples facettes, entre autres, par les féministes qui ont bien documenté la question de l'articulation maternité-travail. À ce chapitre, les études sur la répartition des tâches domestiques et des soins aux enfants (CINBIOSE, 1993 ; Deveraux, 1993 ; Descarries et Corbeil, 1994 ; Desrosier et Le Bourdais, 1990 ; Le Bourdais et *al.*, 1987 ; Marshall 1993 ; Vandelac et *al.*, 1985), montrent que le temps d'interaction entre un parent et l'enfant est différent selon que l'on est un père ou une mère, et qu'il varie selon le cycle de vie familial. Il existe aussi des différences quant à la nature des tâches effectuées selon l'un ou l'autre des deux parents, le père ayant tendance à sélectionner les tâches ayant un plus grand potentiel de gratifications affectives (jeux). De plus, on nous

a montré que les pères se confinent dans un rôle de soutien et la paternité s'affirme à des moments précis. Finalement, on sait que le travail salarié des mères n'a pas un impact aussi grand sur la vie des pères que sur celle des mères. Tout cela est bien connu et je ne m'étendrai pas sur la question, préférant renvoyer les lecteurs à mes travaux antérieurs (Dulac, 1993 b).

Les hommes se différencient des femmes autant par la nature des temps éducatifs que par la durée objective de leur travail. À la maison, le père cherche à avoir des temps séparés, un temps pour chaque chose, car il n'aime guère les mélanges. C'est parce qu'ils cherchent à séparer les temps et à cloisonner les espaces qu'ils seraient moins disponibles. On comprend que la disponibilité signifie précisément la négation du cloisonnement et de la séparation privilégiée par les hommes. Le rapport au temps des hommes diffère de celui des femmes, lequel est plus flou. Cette caractéristique du temps féminin se traduirait par l'absence de frontière entre le privé et le public, alors que du côté des hommes le travail professionnel est beaucoup moins posé en termes de conciliation avec la vie familiale.

Ainsi, en théorie, les hommes seraient plus à l'aise avec un système qui cloisonne et sépare les activités, l'espace, le temps et les individus. L'identité familiale des hommes s'accorderait avec la discontinuité, ce qui serait une des plus grandes différences entre les hommes et les femmes du point de vue de la construction de leur identité. Or, une telle conception de la masculinité ne tient plus du moment où on laisse les hommes parler de leur vécu. Du moins c'est ce que montre l'analyse des biographies recueillies auprès des pères divorcés qui n'ont pas la garde des enfants (Dulac, 1996). Ces récits indiquent que la fragilisation du lien entre le père et l'enfant après le divorce est liée entre autres à la difficulté de certains à vivre le cloisonnement et la séparation physique de leurs enfants, c'est-à-dire la discontinuité relationnelle, le cloisonnement des espaces et du temps. De tels résultats de recherche sont étonnants, car, à première vue, ils viennent contredire un des principes qui guide la vie des hommes : la discontinuité. Si, par ailleurs, on persiste à croire à ce principe, on doit alors douter de la crédibilité des récits masculins. Une troisième voie serait peut-être de questionner le statut des hommes dans la recherche sur les rapports entre les sexes.

L'empirie, la construction d'indicateurs et de modèles types

Le père : un parent toxique !

Un bon nombre d'études sur la répartition des tâches domestiques et des soins d'intendance s'appuient sur des études de temps budget, effectuées en grande partie, du moins pour les années précédentes, auprès des mères. Bien que ces méthodes comprennent de nombreuses limites et de biais, et malgré les critiques qui leurs sont adressées (Chadeau et Fouquet, 1981), tout un pan de la théorie s'appuie inconditionnellement sur de telles données. Par ailleurs, il faut souligner qu'inversement à ce qui se produit dans la recherche traditionnelle (c'est-à-dire, non féministe), les hommes ont un statut de groupe témoin. Ils ne sont pas étudiés en soi, mais plutôt en référence, à la place des femmes. Indéniablement, ces études confirment l'idée généralement bien admise que le père est un parent toxique (Cartwright, 1993). Argument confortable parce qu'il désigne l'ennemi à abattre dans une stratégie d'affrontement, un groupe, une catégorie sociale qu'il faut assujettir. Autrement dit, ces études viennent confirmer le statut du masculin, la place que les hommes occupent dans la reproduction des rapports sociaux de sexes, c'est-à-dire la place dans la reproduction des inégalités, des privilèges, bref la reproduction des hommes comme groupe dominant et la reproduction de la domination des hommes sur les femmes.

Le masculin : acteur du mal ?

Les hommes n'étant pas traités comme catégorie spécifique, on ne peut ici vraiment parler de Sujet. Acteurs ils le sont, mais les acteurs du *mal*, du moins si l'on se fie à une définition de la sociologie classique qui veut que le bien soit ce qui est utile à la société et le mal ce qui nuit à son intégration et à son efficacité. En effet, le féminisme moderne interpelle la société entière et la prend à témoin ; en substance on dit que le masculin est un acteur social défini par la place qu'il occupe et les rôles qu'il tient, c'est-à-dire par des conduites attachées à des statuts et qui ne contribueraient pas au bon fonctionnement d'un système social égalitaire, démocratique et juste. Ici les

théories féministes n'échapperaient pas totalement à un certain moralisme intégrateur de changement qui cherche la définition du bien et du mal dans ce qui est utile ou nuisible à la survie et au fonctionnement du corps social, parce qu'il marginalise, opprime, etc. Le masculin collectif serait donc acteur du mal parce qu'il n'agit pas pour le bien de la collectivité.

Dans une telle perspective, les études sur les hommes par les hommes ne peuvent être que suspectes, parce qu'elles seraient un instrument de pouvoir. La parole des hommes (chercheurs et population d'enquête) n'aurait-elle d'autre avenir que de produire un savoir en marge du savoir féministe ? Et les récits masculins seraient-ils éternellement en conflits avec la position morale des féministes qui s'oppose à toutes formes de domination masculine ?

Ce que je constate, c'est qu'une telle perspective est en accord avec le principe d'évaluation des conduites humaines qu'a apporté la modernité : l'utilité sociale, la fonctionnalité pour la société des conduites individuelles. Cela implique donc que la seule réponse à notre question de départ sur les biographies, masculines serait qu'elles ne peuvent être lues qu'en ce qu'elles sont, des pratiques discursives du patriarcat, une vision et un savoir qui, historiquement, a permis d'incarner le pouvoir sur le monde et les êtres vivants. Le corollaire étant que l'on ne peut parler de la masculinité qu'en fonction de l'utilité sociale et de la fonctionnalité de ce discours pour la (les) théories féministes(s). Et si tel était le cas, ce serait faire fi du libre arbitre et de la reconnaissance de l'Autre (Homme) comme Sujet autonome.

Me voici donc loin de mon interrogation initiale, et l'on comprend que cette question de départ en cachait une autre, bien plus fondamentale dont il faut à présent débattre : celle du Sujet masculin. Mais comment définir cette notion ? Le sujet n'est ni le Moi individuel, ni le Soi (*self*) construit par la société. Il ne s'agit pas d'un Sujet qui se définit par les normes culturelles institutionnalisées, mais d'un Sujet qui ne peut exister que s'il découvre le chemin qui doit contourner le Moi identifié à la raison instrumentale. Or, la découverte, la mise en valeur de ce Sujet n'est pas que l'affaire des individus singuliers, c'est aussi l'affaire des sciences humaines et sociales.

L'inspiration centrale des sciences sociales est la méfiance envers les catégories de la pratique et de l'empirisme. Les catégories les plus quotidiennes, celles qui sont les plus fortement investies par des normes, sont celles qui transmettent le plus directement des rapports sociaux. Le mouvement des femmes et le(s) féminisme(s) ont montré que les hommes en parlant du monde, en parlent au masculin. Toutefois, ces reproches ne s'arrêtent pas au seul fait de favoriser une vision du réel, ils concernent les instruments de recherche utilisés pour rendre compte du fonctionnement de la société. Par exemple, les méthodes, surtout quantitatives, sont meilleures pour appréhender les richesses plus objectivables – comme par exemple l'argent, le capital scolaire – qui sont, de fait, les richesses les plus « masculines ». Ce que l'on oublie souvent, c'est que les institutions s'appuient sur une telle construction du réel et supportent de ce fait une définition de la masculinité certes, mais la définition de la dominante. Les notions d'hommes et de masculinité qui se sont infiltrées en sociologie ont une incidence sur les individus eux-mêmes comme sur la production du savoir.

Frank (1987) et Connell (1987) ont bien montré que tous les hommes ne participaient pas au pouvoir et que la masculinité n'était pas homogène et se déclinait sur un mode hiérarchique. Ils soulignent, de plus, que les hommes sont des acteurs qui se déplacent dans les rapports sociaux, qu'ils ne sont pas assujettis éternellement à la même place. Leurs actions se heurtent aux structures lourdes du social et leurs pratiques entrent en contradiction avec les normes en vigueur (et avec les normes propres à définir la masculinité dominante). Ce qui est méconnu et peu étudié, ce sont justement les autres aspects de la masculinité ainsi que la fonction de validation du soi qui leur est propre. Tout ce passe comme si les sciences humaines et sociales (sauf peut-être la littérature) s'étaient interdites d'appréhender les aspects moins objectivables du quotidien, les états intérieurs des hommes, ou de leur accorder de l'importance. Seuls comptent les déterminants sociaux lourds, extérieurs, qui peuvent être saisis par la procédure de l'objectivation et de la quantification. Ce que les acteurs sociaux pensent est considéré, dans une telle perspective, comme relevant du monde des représentations, des illusions, de la fausse conscience.

Heureusement, certains chercheurs sont méfiants, ce qui leur permet d'affiner leur conscience de l'incompatibilité entre le désir et la raison, ainsi que de l'identité entre la raison et les règles sociales. Nous savons pertinemment que nos sociétés modernes tendent à réduire les individus masculins à remplir des rôles que d'autres ont définis pour eux. Certes, cette forme moderne de dépendance, est très différente de celle des sociétés traditionnelles qui soumettaient l'individu à des règles et rites souvent barbares et cruels, qui mutilent physiquement les corps (Bettelheim, 1971). Toutefois, elle est aussi redoutable, bien qu'elle ne laisse pas de marques extérieures et bien que, à la suite de Perrault (1990) et de Gubermann et al. (1993), on puisse s'interroger sur son impact sur la santé physique et mentale des hommes.

Interroger les normes de la masculinité, la construction des hiérarchies entre les hommes, travailler sur les spécificités genrées des hommes, c'est aussi une façon de questionner les rapports entre les sexes. Contrairement à la recherche féministe dont l'objectif était de faire apparaître un sujet historique nié, les études par les hommes et sur les hommes doivent confronter les données générales concernant les hommes et la masculinité dominante. Précisons toutefois qu'il ne s'agit pas de promouvoir un différentialisme explicatif en dernière instance des rapports sociaux. Si les situations que vivent l'un et l'autre sexe varient énormément selon la classe, la race, l'ethnie, l'âge, on peut aussi douter que les hommes partagent tous la même vision du monde, la même position sociale.

Pour un Sujet masculin

Si de tout temps, en parlant du monde on en parlait au masculin, réduisant ainsi les autres au silence, cela ne veut pas dire qu'il est impossible de parler des hommes et des masculinités. On s'entendra donc sur l'idée selon laquelle l'expérience masculine du monde est normative, mais pour tous les sujets humains, y compris les hommes. À cet égard, les Études Masculines (*Men's Studies*) sont à même de nous montrer, non seulement la complexité et la diversité de la masculinité, mais aussi et surtout l'inégale participation au pouvoir, la hiérarchisation des masculinités (Dulac, 1993 a). Le masculin est Sujet, un sujet beaucoup plus complexe que ne le laisse entendre une analyse qui le réduit à un simple agent du pouvoir, au groupe dominant, à l'opresseur, etc.

Le masculin est sujet, sujet de l'histoire de vie

Pour les hommes, la modernité triomphante a voulu remplacer la soumission au monde divin par l'intégration sociale. Il fallait remplir son rôle de travailleur, de géniteur, de soldat ou de citoyen plutôt que d'être l'acteur d'une vie personnelle ou devenir l'agent d'une œuvre collective d'émancipation. De leur côté, les sciences humaines et sociales (positivistes) se sont souvent installées dans ces notions de statut et de rôle sans voir qu'il s'agit là de formes actives de destruction du sujet. Ces rôles réduisent la personne telle qu'elle n'est plus définie que par les attentes des autres et contrôlée par un ensemble de règles qui n'ont d'autre unité que la logique du système social, que les uns appellent la rationalité et les autres, pouvoirs.

Il est décevant de constater que même les analyses les plus sophistiquées réduisent souvent les rébellions des hommes face aux rôles normatifs, à une fuite des responsabilités. À titre d'exemple, Ehrenreich (1983) n'a pu voir dans l'objet qu'elle étudiait autre chose que la démission des mâles américains, alors qu'il s'agissait de leur part d'un refus de soumission massif à l'intégration sociale. Souvent, la pensée unique empêche de voir le mouvement de révolte, de rébellion contre les normes sociales, soutenu par la croyance en une moralité et un ordre nouveau porté par les seuls sujets féminins. Un tel point de vue n'échappe en rien aux déterminismes de l'utilité sociale des conduites humaines qui mesure leur valeur, la contribution de chacun au bien commun. Un bien commun qui passe avant tout par le bien des femmes et qui range toutes paroles des hommes au dossier des perpétuateurs du pouvoir.

Sans nier les processus de la régulation sociale et de la reproduction des rapports sociaux de sexe, il faut admettre que la réalité sociale ne se limite pas à cela, ce serait bien triste. Car la moralité ne définit plus la vie d'une catégorie sociale supérieure ou prioritaire, mais la vie de tous. La plupart des penseurs recourent à l'idée que l'être humain doit retrouver sa nature profonde, réprimée ou pervertie par le renforcement des contrôles sociaux. Cette critique sociale s'appuie elle-même sur une nouvelle conception du sujet, définit comme désir de liberté, la volonté d'être un acteur social autonome. Ce n'est pas un hasard si les masculinistes furent parmi les premiers à exprimer clairement cette

révolte, comme je l'ai montré dans mon étude sur les groupes d'hommes (Dulac, 1994).

Le Sujet masculin comme catégorie spécifique

Le masculin est une catégorie spécifique : ensemble d'actions multiformes dans différents champs de la société et à titre de sujet, le masculin est aussi le lieu d'affrontements. Prenons trois exemples : l'économie et le marché, la régulation sociale et l'intégration par l'État, les forces de changement. Le marché : rien de mieux que l'image d'un nouveau père pour séduire les clientèles et vendre un produit. Il est significatif de constater que les seules images positives de la paternité proviennent des agences de publicité. L'édition y voit aussi un marché lucratif, si l'on se fie aux nombreux guides pratiques sur la paternité.

La régulation et l'intégration sociale : les États sont conscients qu'il faut mettre les pères au pas. Suivant la logique du contrôle social, l'État en est à développer des campagnes de promotion de la paternité (à Ottawa par le biais du Service à la famille canadienne et bientôt le ministère des Affaires sociales du Québec). On pourrait aussi mentionner les différents programmes d'intervention auprès des pères, où généralement on cible les milieux défavorisés.

Tout cela ne doit pas masquer les pratiques de résistance. Il y a celles dont le contenu est trop souvent réactif vis-à-vis du mouvement des femmes et des féminismes, comme en fait foi la pratique de certains groupes de pères séparés ou divorcés (Dulac, 1989). Mais elles sont aussi indicatives d'un ras-le-bol généralisé vis-à-vis de la morale juridique patriarcale : une morale juridico-administrative, telle que définie par des attentes culturelles, et qui reflète les préoccupations des hommes exerçant des professions libérales (Blum, 1982). Ces résistances sont l'indice de l'exaspération des pères devant le phénomène qui induit la fragilisation du lien père enfant. Fragilisation produite et confirmée par l'institution judiciaire, qui, au nom de l'intérêt de l'enfant, confie généralement la garde physique à la mère (dans 84% des cas).

Il faut aussi mentionner toutes ces pratiques qui, tout en s'opposant à l'intégration sociale normative, n'en développent pas moins des pratiques innovatrices de changement au quotidien (voir les travaux

de Daniel Welzer-Lang). Bien sûr, ce sont des révolutions minuscules, qui se font au niveau local, d'une paroisse, comme les groupes de pères aidants.

En guise de conclusion temporaire

Il va sans dire qu'au moment où je posais la question de la crédibilité des récits masculins, j'étais loin de l'idée d'avoir à trouver une réponse définitive. Mais à y regarder de plus près, il appert que la question de savoir si les récits de vie des hommes sont crédibles ne peut appeler qu'une réponse affirmative.

Il est indéniable que les récits autobiographiques des hommes sont crédibles. Bien plus, ils nous instruisent sur la construction permanente des rapports entre les hommes et les femmes, les enfants et les autres hommes comme des rapports avec la société dans son ensemble, et les processus d'intégration. L'analyse des récits masculins constitue une contribution à la production de savoir sur les hommes, ce qui fait dramatiquement défaut aux études sur les rapports sociaux en général et plus particulièrement à celles sur les rapports entre les sexes.

Le mouvement des femmes a revendiqué la reconnaissance du désir des femmes et aussi leur identité bio-culturelle, un mouvement qui se bat pour la subjectivation contre le rationalisme. La question qui me vient à l'esprit est la suivante. L'appel au Sujet n'a-t-il d'autre juge que le sujet lui-même ? Pour que le sujet s'affirme, il faut que le sujet reconnaisse l'autre comme sujet ! À quand la reconnaissance du Sujet masculin ? Non du sujet objectivé, normé, mais d'un sujet qui cherche à s'émanciper. Si le respect du sujet est aujourd'hui la définition du bien, le mal ne peut être que le pouvoir qui réduit le Sujet à n'être qu'une ressource humaine au service de la reproduction du pouvoir et de la domination.

La poignée de chercheurs qui s'intéressent sérieusement à la masculinité est saisie par une double nécessité. D'une part, la recherche de définition de ces nouveaux acteurs et de ces nouveaux enjeux, et d'autre part, l'appel à une liberté négative où personne, aucun sujet ou catégorie sociale, n'a le monopole du sens (ni le sujet féminin, ni le sujet masculin, qu'il soit blanc, noir, jeune, vieux, etc.). À ce chapitre, j'invite les autres hommes à se soucier d'eux-mêmes en interrogeant les

autres hommes. Ainsi prendrons-nous la mesure de notre ignorance concernant les valeurs qui dirigent leurs vies, nos vies.

Je suis convaincu qu'il faut maintenir un dualisme dont les formes extrêmes dans la pensée sont les constructions de modèles et l'interprétation herméneutique. Comme la vie des femmes ne se limite pas à la seule identité de victime, celle des hommes ne peut se réduire à celle d'opresseur !

On nous a voulu fils du capital
Nous serons les agents
De son décès
De sa pourriture...
Good night, daddy...



Notes sur un changement de civilisation

Problèmes et perspective de l'identité (masculine)

Quelle politique pour l'organisation des études critiques sur les hommes?

Jeff Hearn- Traduit de l'anglais par Sylvie Tomolillo

Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles ?

Germain Dulac

garçon, nom commun de personne...
coq, nom commun d'animal...
livre, nom commun de chose...
sont du genre masculin
parce qu'on peut mettre devant
le ou un

le garçon, un coq, un livre



le
MASCULIN
un

fortement



Azor abois fortement

@nti-copyright *

INFORMATION FOR ACTION

copy! distribute! contribute!